358

Mr. Ducroquis

291

PROSPECTUS.

SYSTÈME D'ÉCRITURE AMÉRICAINE DÉVOILÉ,

Ou l'Art d'apprendre à Écrire l'Anglaise et perfectionner la plus défectueuse écriture dans l'espace d'un mois, sans le secours d'aucun maître,

PAR CHANDELET AINÉ , PROFESSEUR.

Cinquième édition.

Quatre éditions de cet important ouvrage, épuisées en moins de trois mois , prouvent assez son utilité générale ; à l'aide de notre Méthode , non-seulement des latinistes ont changé une écriture altérée par la précipitation et la négligence, mais même des personnes de tout âge ne possédant aucune notion d'écriture , ayant la main endurcie par un travail manuel, sont parvenues à la fléxibilité nécessaire pour une expédiée nette ; que l'on ne se laisse pas abuser par des préventions contre la mémoire et son défaut d'exécution ; la tête est pour peu de chose dans l'art de former les caractères.

Des instituteurs et des pères de famille n'ont pas moins réussi (dans l'espace de deux mois) auprès de jeunes enfans qu'ils ont mis en état de copier en fine leur devoirs d'étude.

La démonstration écrite figure en regard de dix-sept Planches. Prix 75 cents.

Bruxelles

Chez L. DUMONT , Éditeur Rue des Sablons ,

Scet. 1er. No. 1042.

1828.

Catalogue.

Pièces de théâtre à vendre chez L. DUMONT, *Éditeur du Répertoire Dramatique in*-8°.

Les Jolis Soldats. Le Comédien de Paris. Le Vieillard de Viroflay Préville et Taconnet. Le Coiffeur et le Perruquier. Gérard et Marie. Mes Derniers Vingt sols. L'Ours et le Pacha. Les Mémoires d'un Colonel. Midi ou l'Abdication. La Famille du porteur d'eau. Le Ménage de Garçon. La Chatte. Le Colonel. Le Mariage à la Hussarde. L'Homme de paille. Le Mari par intérim. La Dette d'honneur. Philibert marié. L'Arbitre. Les Compagnons du Devoir. Rataplan. Les Deux Matelots. L'Écrivain public. Le Gascon à trois Visages. Les Empiriques. Le Jeune Maire. Le Futur de la Grand'maman. Sainte Périne. Le Coureur de Veuves. Perkins-Warbec. Odéina. Le Petit Fifre. L'Artiste. Le Solliciteur. Zoé. 1750 et 1827. Cinq Heures du Soir. Riche et Pauvre. Les Amans Enfoncés. L'Obligeant. La Villageoise. Élise. Le Fou. l'Ami Bontems. Éveline. Le Concert. John Bull. La soirée à la Mode. Les Petits appartements. Les Contrebandiers. L'Important. Le Colporteur. Masaniello. Le Lit de Circonstance. Les Deux Amis. le Caleb de Walter Scott. Faust. Les Dames Martin. Chacun de son côté. Les Dames Peintres. Le Maître de Forges. La Reine de seize ans. La Muette de Portici. Le mariage à l'Anglaise. Yelva ou l'Orphéline Russe. Les Dix francs de Jeannette. Les Éphemères. Le dernier jour de Missolonghi. Le Paysan. Bisson. Les Petits Braconniers. Le Caissier. Le Page. Les Brigands M. Ducroquis.

Ces pièces se vendent séparément 25 cents.

La souscription au Répertoire Dramatique se fait pour 12 pièces.

L'on ne paye rien d'avance.

Les pièces sont portées au domicile des souscripteurs et ne leur coutent que 15 cents à Bruxelles et 20 cents rendues *franco* pour les autres villes du Royaume.

Il paraît chaque semaine une pièce nouvelle.

Le choix de ces pièces est fait de manière à ce que Mrs. les souscripteurs puissent trouver dans leur collection les Comédies, Opéras, Drames et Vaudevilles qui ont les plus de succès à Paris, et presque toutes les pièces nouvelles représentées sur les théâtres de Bruxelles.

Des arrangemens pris avec les éditeurs de Paris mettent à même celui du *Répertoire Dramatique* de livrer à ses souscripteurs, dans ce royaume, les pièces nouvelles qui paraîtront sur les différens théâtres de Paris, peu de jours après leur impression.

M. DUCROQUIS,

OU LE

PEINTRE EN VOYAGE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM.

Théaulon et A Choquard,

Rreprésentée pour la première fois ; à Paris, sur le Théâtre des Nouveautés, le 3 Mai 1828.



Bruxelles,

Chez L. DUMONT, Éditeur, Rue des Sablons,

Sect. 1re. No. 1042.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUCROQUIS, artiste peintre et dessinateur.	M. PHILIPPE
DERPON, intendant du château de Tancarville.	M. CASANEUVE.
Le colonel De SÉLIGNY.	M. DERVAL.
La baronne D'ELBY.	Mme GENOT.
SUZETTE, femme de chambre de la baronne.	Mlle JOSEPHINE.
HENRIETTE, pupile de Derpon, (caricature romantique.)	Mme LORVAL.
ANDRÉ, aubergiste.	M. EMILE.
DEUX POSTILLONS.	M. MOREL. M. BACHELARD.
UNE BOHÉMIENNE.	Mlle CLÉMENCE.

Villageois, Escamoteurs, Charlatans et Marchands.

La scène se passe, au 1er acte, *sur la place du village de Tancarville.*

Au 2me, *dans une des salles du château.*

M. DUCROQUIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une place de village, traversée par une grande route; à droite, une auberge et quelques tentes et baraques annonçant une foire et une fête de village; le château de Tancarville est censé être vu sur la gauche; au fond une campagne fertile.

Scène Première.

DERPON, HENRIETTE; *ils viennent du chateau.*

HENRIETTE.

Mais Monsieur, je vous le demande... que dira M. de St.-Luzan, en voyant son intendant acheter son château?

DERPON.

Il dira ce qu'il voudra!... M. de St.-Luzan, qui n'a pas voulu suivre les sages conseils que je lui donnais, a dissipé toute sa fortune, et s'est fait mettre en prison pour dette à Paris; ses créanciers font vendre sa propriété par autorité de justice, je me mets sur les rangs pour en devenir l'adjudicataire; ça me parait tout naturel.

HENRIETTE.

Nous ne voyons pas de même, Monsieur, aux yeux du monde, les intendans qui achétent les propriétés de leurs maitres, passent ordinairement pour...

DERPON.

Mademoiselle Germont, votre tuteur vous ordonne de vous taire.

HENRIETTE, *riant.*

Mon tuteur!... vous conviendrez que je suis d'âge a n'en plus avoir... et qu'il est bien temps que je puisse enfin gérer; moi-même, ma petite fortune.

DERPON.

Certainement... je ne vous dirai pas que vous avez quinze ans; mais je vous aime trop, ma cher Henriette, pour vous rendre les cinquante ou soixante mille francs que j'ai à

vous... les vieilles demoiselles sont ordinairement fort crédules... vous n'auriez pas plutôt vos fonds à votre disposition, qu'une foule d'intrigans viendraient vous cajoler... vous croiriez que c'est pour vos beaux yeux... et ce serait pour votre argent.

HENRIETTE.

Je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à moi, mais je ne vois là, s'il faut vous le dire, qu'un prétexte pour garder ma fortune, aussi long-tems que vous pourrez... grace au ciel, je n'ai point de risques pareils à courir; je crois vous avoir prouvé jusqu'à présent que j'étais assez raisonnable.

DERPON.

Oui, sans doute... excepté l'amour romanesque que vous vous êtes mis en tête, depuis près de dix ans... et qui vous a empêché d'accepter les différens partis que je vous ai proposés.

HENRIETTE.

Si vous me les avez proposés... c'est que vous saviez que je les refuserais... je ne me suis jamais sentie une grande vocation pour le mariage... une seule personne par sa gaîté, par sa franchise, m'avait fait croire autrefois que cette union pouvait donner le bonheur.....

DERPON.

Un inconnu que vous n'avez vu qu'une ou deux fois, chez ma sœur de Paris... une extravagente comme vous qui se croit une grande dame, parce qu'elle a épousé un riche capitaliste... et qui donne à diner à des poètes, des grands seigneur, des avocats et des préfets... encore si vous saviez quel est l'individu qui a su toucher votre cœur... mais non, Mademoiselle se rend amoureuse d'un cavalier qui ne danse qu'avec elle, et Mademoiselle ne sait pas même si elle soupire pour la robe, l'épée, les beaux-arts, ou la partie administrative.

HENRIETTE.

Oui, franchement, j'ignore quel est l'état de cette personne dont l'heureuse physionomie peignait si bien toutes les qualités du cœur... mais ce que je sais, mon cher tuteur, c'est que je n'épouserai jamais votre confrère M. Gerbois.

DERPON.

Ingrate!... vous savez pourtant bien que c'est lui qui m'avance les fonds qui me sont nécessaires pour compléter les deux cent mille francs que doit coûter, approximativement le château de Tancarville.

HENRIETTE.

Acheter deux cent mille francs une propriété qui en vaut six cent mille!...

DERPON.

Le domaine a périclité; les terres sont fatiguées.

HENRIETTE.

Vous disiez, tout-à-l'heure, que c'était les plus belles de la Normandie.

DERPON, *avec humeur.*

Suivez-moi, Mademoiselle, suivez-moi, et ne vous mêlez plus, je vous prie, dc ce qui ne vous regarde pas... Qui vient là ?

UN GARÇON DE FERME, *apportant une lettre.*

C'est une lettre, Monsieur. (*Il la donne et sort.*)

DERPON, *regardant le timbre.*

Ah! ah!... de Paris... (*Il l'ouvre.*) Elle est de Gerbois, que peut-il avoir de si pressé à me marquer? (*Il lit.*) « Mon » cher Derpon, je me hâte de vous écrire, afin que vous vous » teniez sur vos gardes... le château de Tancarville, dont » l'adjudication doit avoir lieu du 15 au 20. » C'est demain. » Ayant été annoncé dans les petites affiches de Paris, un » certain baron de Norlis, homme fort original, que j'ai » rencontré par hasard chez mon notaire, m'a demandé sur » cette propriété de nombreux renseignemens; j'ai fait tout ce » que j'ai pu pour le détourner de l'acheter, mais mon notaire » qui ignore notre plan, lui a fait le plus grand éloge de ce » domaine, et je ne serais pas étonné que le baron ne fît un » voyage en Normandie pour le voir... arrangez-vous donc, » mon cher Derpon, dussiez-vous faire un sacrifice, pour que » nous ne manquions pas cette excellente affaire, et présenteuz » mes hommages à l'aimable Henriette. » Ceci vous regarde, Mademoiselle. « J'irai mettre moi-même mon amour à ses » pieds, dès que j'aurai fini ma liquidation, avec laquelle j'ai » l'honneur d'être votre dévoué confrère... GERBOIS. »

HENRIETTE, *à part.*

Le sot!

DERPON, *à lui-même.*

Diable! diable!... voilà qui est important... il a bien fait de m'avertir... l'adjudication est pour demain matin dix heures, rien ne peut la retarder, et d'ici la je serai sur mes gardes.

Scène 2.

LES MÊMES, ANDRÉ, *qui sort de sa maison en donnant des ordres.*

ANDRÉ.

Préparez toutes les provisions pour la fête.

DERPON, *à part.*

Ah! ah! un mot à l'aubergiste. (*haut.*) Eh bien, M. André, avons-nous beaucoup d'étrangers pour la fête de notre village? Votre auberge doit être remplie... elle est la mieux achalandée.

ANDRÉ.

Oui, j'ai beaucoup de monde... mais quelles pratiques! des marchands forains. des charlatans, des sauteurs et un directeur de marionnettes avec sa troupe.

DERPON.

Il est sûr que ces acteurs là ne font pas grande dépense dans une auberge ; mais ces sauteurs, ces charlatans...

ANDRÉ.

Ah! de pauvres diables, qui n'ont pour me payer que l'argent qu'ils espèrent gagner... aussi font-ils maigre chère.

DERPON.

Ce ne peut être cela. (*haut.*) Venez, Henriette; au revoir, M. André. (*Ils sortent du côté opposé au chateau.*)

Scène 3.

ANDRÉ, *seul.*

Au revoir, M. Derpon... voilà pourtant l'homme qui va devenir le propriétaire du domaine de Tancarville... un petit intendant de rien... comme ces gens-là savent faire leurs affaires! et dire qu'un honnête aubergiste comme moi a toutes les peines du monde à se tirer d'embarras, même en vendant à ses pratiques du vin de Surène pour du vin de Beaune.

Scène 4.

ANDRÉ, *dans sa maison*, DUCROQUIS, *un portefeuille sous le bras, sur l'épaule un petit paquet, supporté par un baton, et une boîte à couleurs a la main.*

DUCROQUIS.

Air : *De la monaco.*

Gaiment je la croque
En voyageant,
Et le castel et la bicoque ;
Gaiment je la croque
En voyageant,
De tout croquer j'ai le talent.

Je croque, tant que le jour dure,
Église, tourelle, cachot,
Et le soir, couché sur la dure,
Souvent je croque le marmot.
Gaîment je croque
En voyageant, etc.

Pour tout saisir d'un trait fidèle,
On connait mon talent exquis,
Et c'est pour cela qu'on m'appelle
Pierre-Bonenfant Ducroquis.
Gaîment je croque, etc.

Voyons, il faudrait d'abord croquer le déjeûner... j'aime çà moi... c'est toujours par là qu'on doit commenser la journée, quand on le peut... voilà une auberge justemeut en face de ce beau château de Tancarville, que je viens dessiner, çà ne peut pas mieux se rencontrer... (*il se débarrasse de ce qu'il porte sur la table.*) Holà! quelqu'un!

ANDRÉ, *avançant.*

Que faut-il à Monsieur?

DUCROQUIS.

A déjeûner, mon brave homme!... et tout de suite, car j'ai un appétit!...

ANDRÉ.

Oh! monsieur peut commander sans crainte, nous sommes bien montés aujourd'hui... c'est la fête du village.

DUCROQUIS.

Comme c'est heureux!... comme c'est heureux!... faites-moi servir un morceau de fromage, du pain et un pot de cidre, j'aime çà moi...

ANDRÉ, *à part.*

Il ne sera pas lourd, le déjeûner. (*haut.*) Monsieur, on va vous servir çà. (*il rentre.*)

Scène 5.

DUCROQUIS, *seul.*

Le déjeûner est modeste, mais il n'y a pas moyen de faire autrement; le hasard m'ayant fait entrer hier soir dans un café de la ville voisine, le billard m'a tenté, et comme je ne suis qu'une mazette, j'ai perdu dans une demi-heure la moitié de ma caisse de voyage, soixante-quinze francs cinquante centimens... il faut maintenant.... pour me rattraper, vivre de privations au moins pendant dix jours... c'est égal, j'aime çà moi... le malheur m'apprend à devenir sage... et puis c'est amusant le malheur.... surtout quand il ne dure pas longtemps. (*André apporte le déjeûner.*) Voici justement mon point de comparaison.

Air : *Du Carnaval.*

Dans le bonheur, l'âme toujours sommeille :
Elle languit ; mais un peu de malheur
Soudain nous frappe, et cela nous réveille ;
Un beau jour vient, il a plus de douceur ;
Et c'est ainsi que dans cette campagne,
Ce cidre heureux, que je fais tant mousser,
Saura donner plus de prix au Champagne,
Si le destin daigne un jour m'en verser.

Le Champagne ! j'aime çà moi... mais je crois qu'il faudra s'en passer de quelques temps encore... Employé comme peintre-dessinateur dans la grande entreprise de la France pittoresque et romantique, ma fortune n'est rien moins que brillante et surtout assurée ; car enfin quand j'aurai croqué tout les châteaux gothiqnes de la France... et la bande noire en a croqué diablement avant moi... que me restera-t-il ?... C'est vraiment effrayant, quand on songe à cela. (*Manganet un gros morceau de pain.*) Cela vous ôte l'appétit. (*Se versant à boire.*) Ayez donc la soif de la gloire après cela,

ANDRÉ.

Si monsieur veut encore quelque chose, il n'aura qu'à parler.

DUCROQUIS ; *à part.*

Il est bon là le Normand ! Je crois qu'on peut sa passer de dessert quand on déjeûne avec du fromage. (*haut.*) Dites donc, monsieur, avez-vous une chambre à me donner pendant deux ou trois jours ?

ANDRÉ.

Oui monsienr.

DUCROQUIS, *lui donnant son petit paquet.*

Eh bien ! faites-y porter mes malles.

ANDRÉ, *souriant.*

Vous appelez çà vos malles... et ce n'est qu'un petit paquet. (*Il le pèse.*) Il n'est pas bien lourd.

DUCROQUIS.

Voilà bien comme ils sont toujours, prêts à mesurer le mérite au poids. (*à l'aubergiste.*) Oui monsieur le Normand, c'est là tout mon bagage, et celui-là en vaut bien un autre, entendez-vous !

Air : *Vaudeville de Fanchon.*

Le talent, la tournure,
Qu'on doit à la nature ;
Un habit qu'on doit aux tailleurs,
Un portrait de maitresse,
Un coffre rempli... de couleurs.

Et voilà la richesse
Des peintres voyageurs.

Noire ou couleur de rose,
Apparait chaque chose,
Selon les yeux, selon les cœurs.
Au tableau de la vie,
Prêter de riantes couleurs,
C'est la philosophie
Des peintres voyageurs !

ANDRÉ.

Je n'entends rien à tout çà... mais je vas porter votre paquet. (*Il sort.*)

Scène 6.

DUCROQUIS; *seul.*

Maintenant mettons-nous à l'ouvrage, et croquons la façade du beau château de Tancarville, que voilà! Je serai bien ici; le point de vue est magnifique. (*Il place une chaîse à la gauche, près de l'auberge.*) Puis quand je tiendrai ma façade, je ferai la commission de cet original que j'ai rencontré avant de quitter Paris, chez monsieur Germeuil, le capitaliste... et qui m'avait chargé de prendre sur cette propriété les renseignemens les plus scrupuleux... Comment s'appelle-t-il donc, ce monsieur? (*Il prend la lettre dans sa poche.*) Ah! le baron de Norlis... Il m'a confié une lettre qui lui était adressée de ce pays et qui a servi à me faire trouver aisément le château de Tancarville. Et puis il m'a fait avoir une lettre de recommandation pour une dame qui habite le château de Kervalek, que je dois aussi dessiner en Bretagne... La voilà; à madame la baronne d'Elby... çà ne peut pas nuire... surtout si la dame est jolie... Les jolies femmes!... j'aime çà moi. (*Il met les lettres sur un tabouret qui est devant lui, taille son crayon en parlant et se met à l'ouvrage.*) Il paraît que monsieur le baron aurait grande envie d'acheter cette proprtété pour en faire présent à sa future... il a raison: et ce n'est pas moi qui irai sur son marché... je n'ai pourtant pas à me plaindre de la fortune, je suis aussi riche que le plus riche avare.

Air : *du verre.*

L'avare sait qu'avec de l'or.
On a tous les biens de la vie;
Il les voit tous dans son trésor,
Mais ils ne lui font plus envie.
Comme lui, sans désirs nouveaux,
Content d'une erreur que j'accueille,
Terres, domaines et châteaux,
J'ai tout ça dans mon portefeuille.

Le beau castel de Tancarville, par exemple, avec ses tourelles et ses vieux bastions, le voilà qui devient ma pro priété, oui... (*il dessine.*) Je crois que je le tiens.

Scène 4.

DUCROQUIS, *dessinant*, DERPON, *arrivant par le fond; il a l'air de réfléchir.*

DERPON.

Le clerc du notaire m'a dit qu'il avait vu un voyageur se dirigeant vers le château et dans la crainte où je suis, je viens m'assurer... (*Il se trouve entre Ducroquis et le château.*)

DUCROQUIS, *interrompant son travail.*

Pardon, monsieur, mais si vous vouliez faire deux pas en arrière ou deux en avant, vous me feriez plaisir.

DERPON.

Je ne devine pas, monsieur...

DUCROQUIS.

Comment vous ne devinez pas que vous m'empêchez de voir le château.

DERPON.

Ah! pardon, monsieur, pardon; je vois que vous dessinez ce manoir délabré.

DUCROQUIS.

Si vous voulez bien le permettre!... mais il n'est pas si délabré que vous voulez bien le dire... Voilà des tourelles qui ont l'air d'être faites d'hier.

DERPON.

Elles ont pourtant près de cinq cents ans d'existence, elles furent construites en treize cent quarante ou treize cent quarante cinq.

DUCROQUIS, *dessinant.*

Avant la révolution, enfin.

DERPON, *à part.*

Il est original ce monsieur... Est ce que par hasard ce serait!... diable, tâchons de nous informer adroitement.

DUCROQUIS.

C'est une belle propriété que le domaine de Tancarville, n'est-ce pas, monsieur?

DERPON, *indifféremment.*

C'est selon!... c'est une terre qui ne conviendrait pas à tout le monde.

DUCROQUIS, *dessinant.*

Elle conviendrait joliment à moi.

DERPON, *à part.*

Serait-ce effectivement monsieur de Norlis... l'âge, les

manières, tout se rapporte au portrait que m'en a fait Gerbois.

DUCROQUIS, *toujours travaillant.*

Monsieur habite ce pays?

DERPON.

Oui, Monsieur, le château même.

DUCROQUIS, *s'interrompant.*

Le château, Monsieur?..... Vraiment, la rencontre est heureuse!... Je vous demanderai la permission de voir l'intérieur... Il doit y avoir quelques détails d'architecture gothique, bons à croquer... Tel que vous me voyez, Monsieur! je croque tout... J'aime ça, moi!

DERPON, *à part.*

C'est cela, il veut s'assurer par lui-même. (*haut.*) Oserais-je demander le nom de Monsieur?

DUCROQUIS.

Mon nom? je ne le cache à personne; au contraire je cherche à le faire connaître de tout le monde... Je m'appelle Pierre-Bonenfant Ducroquis, pour vous servir si j'en étais capable.

DERPON, *à part.*

Hum!... ceci m'a bien l'air d'un nom d'emprunt.

DUCROQUIS.

Mais que diable, Monsieur, vous me faites parler et vous êtes cause que j'ai oublié de croquer une des ailes du château.

DERPON, *à part.*

Oh! je t'empêcherai bien de le croquer, autrement qu'en peinture.

DUCROQUIS, *cherchant.*

Où donc est la gomme élastique pour effacer cela? (*il se fouille.*) Je l'aurai laissée dans mon bagage! allons la chercher... Monsieur, je suis à vous dans l'instant.

(*Il entre dans l'auberge*).

DERPON, *le regardant s'en aller.*

Vraiment cet original ressemble parfaitement au portrait que Gerbois m'a fait de M. de Norlis... et je voudrais savoir au juste... (*apercevant les lettres restées sur le tabouret.*) Que vois-je! deux lettres. (*il les prend.*) A madame la baronne d'Elby, au château de Kervalek en Bretagne... et celle-là qui est ouverte.... A M. le baron de Norlis.... Plus de doute, c'est lui!.,. oh! l'heureuse rencontre.

(*Il entend Ducroquis qui revient en chantant; Derpon va*

pour remettre la lettre, mais la présence du peintre l'en empêche, et il la cache dans sa poche.)

DUCROQUIS.

Pardon, Monsieur, si je vous ai laissé seul un moment, mais mon crayon n'est pas infaillible, et alors j'avais naturellement besoin de ce petit talisman.

DERPON.

Qu'est-ce donc que cela?

DUCROQUIS, *se mettant à l'ouvrage.*

C'est ce qui nous sert, à nous autres dessinateurs, pour réparer les distractions de nos yeux, et corriger les erreurs de notre main... *errare humanum est*; voyez plutôt... (*il efface.*) Votre château ne bat que d'une aîle.

Air : *Du rêve d'un Solliciteur.*

Que ne peut-on tout effacer (*bis.*)
Et comme moi tout remplacer. (*bis.*)
Sans avoir le talent du maitre,
Grâce à cela, d'un tour de main,
Aisément je fais disparaitre
Tous les défauts de ce dessin.

Que ne peut-on tout effacer.

Claire était jeune et fort jolie,
Et les amours suivaient ses pas,
Mais du Temps, la main ennemie
A retouché ses traits, hélas!

Que ne peut-on tout effacer, etc.

De héros, voyez cette file...
L'histoire, en peintre observateur,
A croqué d'un crayon habile
Leurs portraits sur le Moniteur.

Que ne peut-on tout effacer, etc.

Voyez ce financier qu'on livre
A l'œil scrutateur de Thémis,
Comptant, en tremblant, sur son livre
Les zéros de plus qu'il a mis.
Que ne peut-on tout effacer (*bis.*)
Et comme moi tout remplacer ? (*bis.*)

(*Il travaille.*

DERPON, *à part.*

Gerbois avait bien raison de parler de sa singularité... tâchons de le déterminer à venir au château... s'il restait dans le village, on pourrait lui donner des renseignemens. (*haut.*) M. Ducroquis... vous me paraissez être un de nos peintres les plus distingués... et dans notre province nous avons toujours aimé les beaux arts... comme vous avez l'intention, à ce que je crois voir, de connaître à fond le domaine

de Tancarville; faites-moi l'honneur d'accepter le modeste dîner de l'intendant de la maison.

DUCROQUIS, *il se lève.*

Vous seriez l'intendant du château!... Monsieur, oserais-je à mon tour vous demander votre nom.

DERPON.

Derpon, Monsieur.

DUCROQUIS.

Derpon. (*A part.*) Comme ça rime à fripon. (*haut.*) Eh! bien, Monsieur, j'accepte sans façon votre dîner... un bon dîner! j'aime çà moi!

DERPON.

Je vous prierai même d'accepter une chambre dans mon... (*se reprenant.*) dans le château... vous y serez plus convenablement logé que dans une misérable auberge de village

DUCROQUIS.

Un bon lit! bien volontiers; je croque çà comme le reste...

DERPON.

Si vous voulez me suivre, je vais vous installer à l'instant même.

DUCROQUIS, *à part.*

Il est bien aimable, ce Monsieur-là, pour un intendant. (*haut.*) Monsieur, je vous demande la permission de finir mon dessin, et je suis à vous pour le reste de la journée.... je vois que c'est aujourd'hui la fête du village, et je veux prendre ma part du plaisir... le plaisir, j'aime çà moi... surtout quand ça ne coûte rien.

DERPON, *à part.*

Il est intéressé, m'écrit Gerbois; j'espère bien le faire capituler, au moyen de quelques légers sacrifices. (*haut.*) N'oubliez pas, Monsieur, que je vous attends.

DUCROQUIS.

Air : *allons reveiller tout le monde.*

Votre offre Monsieur, m'encourage,
Je viendrai, je vous le promets;
Car, refuser est un manque d'usage
Que jamais
Je ne me permets. (*bis.*)

Je veux chez vous, quand je m'arrête,
Excusez la comparaison,
Vous peindre sous les traits d'Admète,
Chez lui recevant Appollon.

ENSEMBLE.

Votre offre, Monsieur, m'encourage,
Je viendrai, je vous le promets;
Car, refuser est un manque d'usage
Que jamais
Je ne me permets.

DERPON.

Trop heureux à votre passage,
D'admirer, Monsieur, de si près
Un peintre qui gaîment voyage
Sans songer à ses intérêts.

(*Derpon sort.*)

Scène 8.

DUCROQUIS, *seul.*

Heureusement voilà mon château qui avance... Je tiens le côté du levant, demain je croquerai le couchant, après demain le septentrion, ainsi de suite... D'ailleurs rien ne me presse à présent, puisque M. l'intendant veut bien se charger da ma nourriture et de mon logement.

On entend un grand bruit dans la coulisse, et des femmes qui crient.)

CHŒUR *dans la coulisse.*

Air, *C'est affreux! C'est abominable !* (dans Pique-Asiette.)
Ah! mon dieu ! (*bis.*) quel choc effroyable,
Quel accident épouvantable !
Les deux voitures ont versé !
Personne au moins n'est-il blessé ?
Quel accident épouvantable !

DUCROQUIS, *serrant son dessin, et allant voir dans le fond.*
Qu'est-ce donc cela? Ah ! mon dieu, deux chaises de poste qui se sont heurtées et qui ont versé toutes les deux.

(*Il va au devant de la baronne d'Elbi.*)

Scène 9.

LES MÊMES, LA BARONNE D'ELBI *soutenue d'un côté par le* COLONEL SÉLIGNY, *et de l'autre par* DUCROQUIS SUZETTE *avec des cartons.*

LE COLONEL.

Ces malheureux postillons! la route la plus belle, la plus large de France!

DUCROQUIS.

Ils sont tous comme cà... et les gazettes sont pleines des œuvres tragiques de ces Messieurs... Madame n'est pas blessée?

(*Pendant ceci on lui apporte un verre d'eau, et on la fait asseoir.*)

LE COLONEL.

Nous allions si vîte.... et au détour de cette route.... Il paraît que Madame allait à Paris?

LA BARONNE, *se levant.*

Oui, j'étais pressée d'y arriver... Il paraît que Monsieur en revenait?

LE COLONEL, *avec humeur.*

Oui, Madame, j'étais pressée de m'en éloigner.

DUCROQUIS.

Monsieur n'est donc pas le mari de Madame?

LE COLONEL.

Ne voyez-vous pas, Monsieur que nous prenions une route opposée?

DUCROQUIS.

Ce n'est pas une raison... en France il y a beaucoup de ménages qui vont comme ça.

Air.

Lassé de rester à son poste,
L'Hymen, inquiet et jaloux,
A souvent deux chaises de poste
Au service des deux époux.
Pour fuir une éternelle lutte,
Ils partent; mais... soudain heurté,
Au bout du fossé la culbute!...
Chacun verse de son côté.

SUZETTE, *à part.*

Il est facétieux, ce Monsieur.

LA BARONNE.

Suzette, voyez si nous pouvons continuer notre route.

LE COLONEL.

Voici justement nos deux postillons.

Scène 10.

LES MÊMES, ANDRÉ, LES DEUX POSTILLONS,
(*ils sont un peu gris tous les deux.*)

LE COLONEL.

Eh bien! puis-je continuer ma route?

PREMIER POSTILLON.

Dès qu'on aura racommodé le brancard de votre voiture, qui est fracassé.

LE COLONEL.

Misérable!

PREMIER POSTILLON.

Ce n'est pas ma faute, Monsieur; c'est mon camarade qui est venu se jetter dans ma roue.

DEUXIÈME POSTILLON.

Ça n'est pas moi, du tout, sans le démentir ; c'est lui qui a jetté ma voiture sur le côté.

LA BARONNE.

Enfin puis-je continuer mon voyage ?

DEUXIÈME POSTILLON.

Oh ! oui, Madame ; quand nous aurons une autre paire de roues.

LA BARONNE.

Comment, il se pourrait...

DUCROQUIS.

C'est juste ; attendu que sans roues, il n'y a pas moyen de rouler... mais il doit y avoir un charron dans ce village ?

ANDRÉ.

Oui Monsieur, un charron excellent... malheureusement il est paralytique depuis un mois.

LE COLONEL.

Un maréchal nous suffirait peut-être.

ANDRÉ.

Oh ! pour ce qui est de ça, vous tombez bien.

DUCROQUIS.

Il appelle ça tomber, lui !

ANDRÉ.

Nous en avons un fameux !

DUCROQUIS.

Et point paralitique ?

ANDRÉ.

Oh ! non, car il est parti ce matin pour aller ferrer les chevaux de M. le comte d'Erfort, à cinq lieues d'ici... mais il reviendra ce soir.

LA BARONNE.

Ce soir ! ce soir ! mais c'est un siècle !

DUCROQUIS.

Allons, Madame et Monsieur, voici le moment de montrer un peu de philosophie... faites comme moi... la philosophie j'aime ça !

LE COLONEL, *à part.*

Voilà un singulier original.

DUCROQUIS.

Au lieu de vous désoler de ce retard imprévu, réjouissez-vous plutôt d'un accident qui va vous procurer l'occasion de voir les plus belles campagnes de France, et d'assister à une petite fête du village, où vous pourrez admirer toutes les grâces des Normandes, et la bonne foi des Normands... peut-être craignez-vous de ne pas trouver ici une auberge con-

-nable... oh! sur ce point rassurez-vous, je vous offre un appartement et un modeste dîner au château de Tancarville.

LA BARONNE.

Monsieur en est le propriétaire.

DUCROQUIS.

Non Madame, pas précisément, mais il ne tiendrait qu'à moi ; il en est en vente.

LE COLONEL.

Ce beau domaine est en vente.

DUCROQUIS.

Monsieur et Madame pourront le visiter en détail ; vous acceptez sans façon, n'est-ce pas ? j'aime ça moi, et je vais vous annoncer à Monsieur l'intendant du château qui est le plus aimable homme du monde... (*à part.*) Quand il y a pour deux, il y a pour quatre ; M. Derpon ne peut refuser le dîner avec une jolie femme et un joli homme, sans me compter... (*haut.*) Monsieur et Madame, je suis à vous dans l'instant. (*Il sort.*)

LE COLONEL, *aux Postillons.*

Que l'on s'occupe de nos voitures, afin que nous puissions partir le plutôt possible.

(*Les postillons s'en vont bras dessus, bras dessous.*)

Scène 11.

LE COLONEL, LA BARONNE, SUZETTE, UN DOMESTIQUE DU COLONEL.

LE COLONEL.

Je suis vraiment désespéré, Madame, d'être la cause involontaire...

LA BARONNE.

Je pourrais, Monsieur, vous exprimer le même regret.

LE COLONEL.

Heureusement les relais sont bien servis sur cette route, et vous aurez bientôt regagné le temps perdu ; demain soir vous pouvrez être à Paris.

LA BARONNE.

J'espérais y arriver aujourd'hui.

LE COLONEL.

La chose n'était pas impossible, moi j'en suis parti cette nuit.

LA BARONNE.

Vous voyagez si vîte ?

LE COLONEL.

Chaque instant qui m'éloigne de Paris, est un nouveau plaisir pour moi.

LA BARONNE.

Il paraît que le séjour de cette ville vous déplait beaucoup.

LE COLONEL.

J'ignore comment un homme d'honneur peut y rester vingt quatre heures... Paris, Madame, est le jour de l'intrigue, de la corruption, de la fausse amitié, et surtout des femmes infidèles!... est-ce la première fois que Madame fait ce voyage?

LA BARONNE.

Oh! mon dieu non, Monsieur; je suis de Paris... et vous me permettrez de ne point partager vos préventions contre cette bonne ville.

LE COLONEL.

Des préventions!... lorsque j'ai été trahi, humilié... quand j'aurais été déshonoré, si j'avais pu l'être, par des amis que j'ai cru sincères... et par une femme!... mais pardon, j'oublie que ceci ne vous intéresse en rien.

LA BARONNE.

Vous vous trompez, Monsieur; je m'intéresse beaucoup aux victimes de l'amour... et telles que vous me voyez...

LE COLONEL, *d'un ton plus doux.*

Quoi, Madame, vous-même!... ah! je ne croirai jamais qu'avec tant de charmes... (*à part.*) Car au fait elle est fort jolie, cette jeune dame.

LA BARONNE, *à part.*

Malgré son ton brusque et chagrin, ce Monsieur a des manières...

LE COLONEL.

Madame va peut-être rejoindre un mari.

LA BARONNE.

Rejoindre... non, car je suis veuve.

LE COLONEL, *avec intérêt.*

Vous êtes veuve?

LA BARONNE.

Oui, mais pas pour long-temps; je cours la poste pour aller me remarier.

LE COLONEL; *avec grace.*

Je vous ai peut-être rendu service, Madame, en brisant votre voiture; vous avez du moins le temps de réfléchir.

LA BARONNE.

Voilà précisément ce que je ne voulais point avoir; car dans un moment de dépit j'ai consenti à ce mariage que veut faire une de mes vieilles parentes, je me suis même engagée par un dédit, et maintenant je cours à toute hâte remplir mes engagemens... afin de ne plus y songer.

LE COLONEL.

Et Madame, avec tant de charmes, va sûrement épouser quelque notabilité de Paris?

LA BARONNE, *riant.*

Mais c'est un homme qui possède une grande fortune, et qui se fait remarquer par l'originalité de son caractère, peut-être avez-vous entendu parler du baron de Norlis?

LE COLONEL.

Le baron de Norlis!... ce nom est venu jusqu'à moi, mais si je crois le portrait qu'on m'en a fait...

LA BARONNE, *gaîment.*

Voilà pourquoi, Monsieur, je ne voulais pas avoir le temps de réfléchir.

LE COLONEL.

Alors Madame, je suis désespéré... et cependant il se pourrait que cet accident en prévint bien d'autres... et pour mon compte je le bénirais, Madame, si la méchanceté des hommes ne m'avait fait prendre la résolution de venir finir mes jours dans le fond d'un département... en effet, que ferais-je à Paris maintenant... J'étais colonel, on m'a enlevé mon régiment... il me reste bien encore cinquante à soixante mille livres de rente, pour me consoler, mais j'ai trop de fierté pour vivre dans une ville où je fus si cruellement trompé, et je vais me faire ermite au fond de la Bretagne.

LA BARONNE.

Et moi, je l'avoue... j'ai passé six ans en province, et désormais je ne pourrai vivre qu'à Paris.

LE COLONEL.

Ah! Madame, que je vous plains.

Scène 12.

LES MÊMES DUCROQUIS.

DUCROQUIS.

J'en étais sur, Monsieur et Madame; il a suffi d'un seul mot pour vous ouvrir toutes les portes.

Air : *Me voilà.*

L'intendant
Vous attend;
Venez, venez bien vite.
L'intendant
Vous invite,
C'est un homme charmant.

LA BARONNE.

Croyez, Monsieur, que me reconnaissance...

DUCROQUIS.

Je sers la beauté de grand cœur.

LECOLONEL.

Et moi, Monsieur ?

DUCROQUIS.

De la vaillance
Je fus toujours l'admirateur.
à part. De ce Monsieur je vois sans peine,
En route quels sont les travaux...
Et quand je croque les châteaux,
Il doit croquer les châtelaines.

ENSEMBLE.

L'intendant
Nous. } attend.
Vous. }
Allons, allons } bien vite,
Allez, allez }
L'intendant.
Nous } invite.
Vous }
C'est un homme charmant!

(*Le colonel donne le bras à la baronne, tous deux suivis de Suzette et du domestique, se dirigent du côté du chateau; on entend un roulement de tambour et des sons de trompette.*)

DUCROQUIS.

Voila la fête qui commence... une fête de village, j'aime ça, allons prendre mes effets pour les porter au chateau: le déménagement sera bientôt fait.

(*Il entre dans l'auberge, et en sort bientôt après.*)

Scène 13.

VILLAGEOIS, MARCHANDS, ESCAMOTEUR, BOHÉMIENNE, etc. FÊTE VILLAGEOISE.

(*Au son du tambour, les Villageois accourent sur la place, et alorstous les Marchands sont à leurs baraques; les Joueurs de marionnettes sont à leurs postes; tout prend un aspect animé, et le tableau offre la vue d'une foire et d'un fête de village.*)

CHOEUR.

Air, *De Joconde*.
Accourez à la fête
Qui s'apprête;
Le plaisir
En ces lieux vient s'établir.

UNE AUTRE TROUPE DE VILLAGEOIS.

Accourons à la fête
Qui s'apprête, etc.

LA BOHÉMIENNE.

Voici la bohémienne,
Allons, que chacun vienne;
Car j'ai là, pour deux sous,
La destinée à tous.

CHOEUR.

Jocrise Polichinelle!

Le géant, Robin des Bois!
Dieu! que notre fête est belle!
Que de plaisirs à la fois.

(*Un Ménétrier monté sur un tonneau, fait danser les jeunes filles dans le fond.*)

Scène 14.

LES MÊMES, DUCROQUIS, *sortant de l'auberge avec son bagage.*

DUCROQUIS.

Quel tableau à la Teniers... j'aime çà moi!

LA BOHÉMIENNE, *criant.*

La bonne aventure pour deux sous.

DUCROQUIS.

Parbleu, je le veux bien... tenez, la vieille... là dessus.
(*Il tient son portefeuille, la Bohémienne étale ses cartes dessus.*)

LA BOHÉMIENNE, (*pendant qu'elle parle, tous les Villageois l'écoutent en silence.*)

Coupez de la main gauche... Quel âge avez-vous?

DUCROQUIS.

Trente-huit-ans... Dites donc, je ne me vois pas.

LA BOHÉMIENNE.

Comment vous prenez-vous?

DUCROQUIS.

En valet de cœur.

LA BOÉMIENNE.

Vous voici; c'est une autre figure qui vous masquait... (*elle compte.*) Oh! oh! voilà une dame qui soupire pour vous... la dame de cœur.

DUCROQUIS.

La dame de cœur... j'aime ça.

LA BOÉMIENNE. *faisant son jeu.*

Mais voilà un homme, le roi de carreau, qui s'oppose à votre mariage.

DUCROQUIS.

Tiens!... qu'est-ce que çà lui fait, au roi de carreau?... si je veux me marier?... j'aime çà, moi.

LA BOHÉMIENNE, *même jeu.*

Une grande fortune vous attend.

DUCROQUIS.

Je suis bien fâché de la faire attendre.

LA BOHÉMIENNE, *de même.*

Ah! ah! voici une dame... la dame de carreau, qui veut vous épouser.

DUCROQUIS.

Je ne veux pas de la dame de carreau, je tiens à la dame de cœur.

LA BOHÉMIENNE.

Et vous faites bien... car voilà un grand brun, le valet de pique, qui n'est pas content de vous voir épouser la dame de carreau, et qui vient vous chercher querelle.

DUCROQUIS.

A moi... il est donc taquin, le valet de pique?

LA BOHÉMIENNE, *idem.*

Oui? Monsieur, méfiez-vous de cet homme brun... Le voilà qui revient avec l'as de carreau et l'as de trêfle... c'est un enterrement... ou peut-être un baptême.

DUCROQUIS.

Uu baptême... j'aime mieux ça!

LA BOHÉMIENNE.

Maintenant la grande coupe.

DUCROQUIS, *coupant.*

Voilà!

LA BOHÉMIENNE.

Grande réussite... une grande fortune... qui vous viendra par le valet de trêfle... une fortune sûre.

DUCROQUIS.

Une fortune sûre!... merci... voilà deux sous.

(Il se sauve du côté du chateau..

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel beau jour !.. Ah! notre fête
Est complète ;
Le plaisir
En ces lieux vient s'établir.

(Les joueurs de marionnettes appellent le monde, les danses recommencent, le tableau devient de plus en plus animé, et le rideau tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle du château de Tancarville.

Scène première.

LE COLONEL, LA BARONNE, SUZETTE.

LE COLONEL.

Rassurez-vous, Madame, un maître charron est venu du village voisin, et après avoir pris connaissance de l'état de nos deux chaises de poste, il m'a assuré que dans deux ou trois jours d'ici... il nous serait possible de poursuivre notre route.

LA BARONNE.

Deux ou trois jours!... comme vous devez être contrarié!

LE COLONEL.

Oh! certainement je le suis... cependant ce pays est si beau... ce château si romantique... les habitans de ce village me paraissent si bons.

LA BARONNE.

En effet, je crois mêtre aperçue de tout cela.

LE COLONEL.

Cette route surtout où nous avons versé... Je viens de l'examiner... Savez-vous qu'elle et superbe.

LA BARONNE.

Belle consolation.

LE COLONEL, *en plaisantant.*

Il y a justement devant l'endroit où nous sommes tombés ensemble, une petite esplanate charmante... je suis presque tenté de l'acheter pour y élever un temple.

LA BARONNE.

Un temple.

LE COLONEL.

Oui madame, un temple au hasard, puisque c'est à lui que je dois le bonheur de vous avoir rencontrée.

LA BARONNE, *bas à Suzette.*

Suzette, tu avais raison, il n'a plus l'air aussi pressé de partir.

LE COLONEL.

Air :

A ce hasard, dont la bizarrerie

Sert les humains, ou les perd tour à tour,
J'ai dû souvent les tourmens de ma vie,
Mais je lui dois les plaisirs de ce jour;
Oui, bien long-temps heureux sur cette terre,
Du souvenir d'un aussi grand bienfait, (*bis.*)
Jamais le mal qu'il peut un jour me faire.
N'égalera le plaisir qu'il m'a fait.

SUZETTE.

Monsieur le colonel veut-il me permettre de lui donner un avis,

LA BARONNE.

Suzette.

LE COLONEL.

Laissez-là parler, Madame, je me suis aperçu que Suzette était douée d'une rare intelligence... Eh bien! Mademoiselle, cet avis?

SUZETTE.

A votre place, monsieur le colonel, au lieu d'élever un temple au hasard, qui est un Dieu fort journalier, puisque le pays, vous plaît, j'acheterais le château de Tancarville, qui est à vendre, et j'en ferais un temple... au mariage.

LA BARONNE.

Suzette!

LE COLONEL.

Ce château est à vendre en effet.

SUZETTE.

L'adjudication doit avoir lieu demain.

LE COLONEL.

Demain!... Madame, cette campagne vous plaît-elle?

LA BARONNE.

Monsieur!...

LE COLONEL.

Elle vous plaît, je le vois!..- Eh bien j'achète le château de Tancarville... Je voulais me faire ermite, voilà mon ermitage tout trouvé... et il ne tiendrait qu'à vous, Madame...

LA BARONNE, *embarrassée.*

Si nous allions voir la fête.

LE COLONEL.

C'est une excellente idée... Cette fête doit être charmante!... daignerez vous accepter mon bras. (*La baronne fait un mouvement d'adhésion.*)

SUZETTE, *à part.*

Voilà un accident qui prend une singulière tournure.

(*fausse sortie des trois personnages.*)

Scène 2.

LES MÊMES, DERPON.

DERPON, *entrant très-vivement.*

Pardon, monsieur et madame, si je vous ai laissé seuls si long-temps, mais la veille d'une adjudication... on a tant d'affaires.... tant de petites batteries à dresser... pour faire monter autant que possible, le bien de son maître, qu'un bon intendant regarde toujours comme le sien... Sans mes petites manœuvres, je suis sûr que ce domaine serait donné pour rien... et c'est à-peu-près, entre nous, tout ce qu'il vaut... vous sentez bien que je vous dis cela à vous, parce que vous n'en avez pas envie .. je n'irai pas conter cela à monsieur baron de Norlis qui fait des folies pour l'avoir.

LE COLONEL, LA BORONNE et SUZETTE, *d'un air très-surpris en se regardant.*

Monsieur de Norlis!

DERPON, *stupéfait.*

Vous le connaissez?

LA BARONNE.

Monsieur le baron de Norlis est ici?

DERPON.

Sûrement c'est ce monsieur qui est venu me demander pour vous l'hospitalité; vous allez dîner avec lui.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous bien sûr?...

DERPON, *montrant une lettre.*

En voici la preuve... Cette lettre qu'il a laissé tomber.

LA BARONNE, *l'examinant.*

En effet, cette lettre lui est adressée.

DERPON, *avec une fausse bonhommie.*

Puisque vous le connaissez, je ne rétracterai point la confidence qne je vous ai faite... Détournez-le de l'achat qu'il veut faire de ce château, il y perdrait cent pour cent.

MORCEAU D'EMSEMBLE

LA BARONNE.

Air, *m. Germain je vous en prie.* Jovial.)

Quelle singulière aventure!
Quoi, le baron est près de nous?
Ah! ce Monsieur, mon cœur le jure,
Ne sera jamais mon époux.

LE COLONEL, *à part.*

Quelle singulière aventure!
Quoi, le baron est près de nous?
Ah! ce Monsieur, mon cœur le jure,
Ne sera jamais son époux.

SUZETTE.

Quelle singulière aventure, etc.

DERPON, *à part.*

Quelle singulière aventure!
Ce baron est connu de tous;
Mais je saurai bien, je le jure,
Me garder ici de ses coups.

LA BARONNE, *prenant le bras du colonel.*

Sortons, colonel, je vous prie.

LE COLONEL.

Ne craignez pas un hommage importun.

SUZETTE, *à part.*

Fort bien je vois qu'on se rallie
Pour faire face à l'ennemi commun.

ENSEMBLE, *bien marqué, mais presque à voix basse.*

Oh! la singulière aventure, etc.

(*Le colonel et la baronne sortent avec Suzette.*)

Scène 3.

DERPON, HENRIETTE *accourant.*

HENRIETTE.

Ah! Monsieur, Monsieur, quelle heureuse rencontre il est ici!

DERPON.

Qui donc?

HENRIETTE.

Celui qui depuis dix ans m'empêche, comme vous dites, de consentir au mariage que vous me proposez mon cavalier du bal de votre sœur... je me doutais bien que ce devait être qu'elqu'artiste! il était là qu'il dessinait le château.

DERPON.

Eh! mademoiselle, celui que vous prenez pour un artiste... est un homme dont la naissance et l'immense fortune...

HENRIETTE.

Se pourrait-il?

DERPON, *avec malice.*

Si celui-là veut vous épouser, j'y consens de bon cœur; mais je vous conseille de n'y pas compter.

HENRIETTE.

Expliquez-vous...

DERPON.

Non, non, vous saurez cela plus tard... Ah! il vous faut des gens titrés! des millionnaires! je vous en fais mon sincère compliment. (*à part.*) Allons tout disposer pour rester maître du terrain. (*Il sort en ricannant.*)

HENRIETTE.

Mais un titre, des millions ne m'iraient pas plus mal qu'à un autre. (*Apercevant Ducroquis.*) Dieu le voici.

(*Elle se tient à l'écart.*)

Scène 4.

HENRIETTE, DUCROQUIS, *avec son porte feuille.*

DUCROQUIS.

Air : *Si le Roi m'avait donné.*

D'abord la dame de cœur;
La belle figure.
Puis trèfle, pique; d'honneur
Ma fortune est sûre,
Oui, le destin fatigué,
Sera par moi subjugé.
La bonne aventure
Ô gué,
La bonne aventure!
Mais puis je faire du sort
La caricature;
Pour moi, quand donc eût-il tort?
Jamais... je le jure!
Sur ma planche j'ai vogué,
Toujours heureux, toujours gai...
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure!
L'autre jour, passant un gué.
O mésavanture!
J'ai vu tomber dans le gué
Cheval et voiture.
Tout a péri dans le gué,
Et moi j'ai passé le gué
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure!

HENRIETTE, *à part.*

Il a toujours la même gaîté!

DUCROQUIS.

Qui le croirait... pourtant!... je suis philosophe, et les prédictions de cette vieille sorcière ont redoublé ce contentement qui ne me quitte jamais... il est vrai que les vapeurs succulentes qui s'exhalent de la cuisine du château, y sont bien pour quelque chose; mon regard a plongé, en passant, dans le laboratoire gastronomique de monsieur l'intendant, et il m'a semblé voir un lièvre à la broche... un lièvre!... j'aime çà, moi.

HENRIETTE, *de même.*

Je suis impatiente de savoir s'il se souvient de moi. (*elle s'approche en toussant.*) Hum!

DUCROQUIS, *à part.*

Quelle est cette vieille demoiselle... elle n'est pas jolie à croquer, celle-là.

HENRIETTE.

Monsieur...

DUCROQUIS.

Mademoiselle.

HENRIETTE.

Je vois que je n'ai pas le bonheur d'être reconnue de Monsieur.

DUCROQUIS.

Non... pas pour le moment... (*la regardant.*) Attendez donc.

HENRIETTE.

Votre danseuse du bal de madame Germont... il y a dix ans... il me semble que c'était hier.

DUCROQUIS.

Dieu!... quel souvenir!... quoi! vous seriez?...

HENRIETTE.

Votre danseuse de prédilection.

DUCROQUIS.

Avec laquelle j'ai dansé ma première poule, et fait ma première queue de chat... Henriette enfin...

HENRIETTE.

Elle-même.

DUCROQUIS.

Dieu!

Air : *de Bedlam.*

Qui se serait attendu.
A cette reconnaissance ;
A mon amour, ma constance,
Ce bonheur était bien dû !

HENRIETTE.

Ah ! que mon cœur est ému,
Quel beau jour il me rappelle !

DUCROQUIS, *à part en l'examinant.*

Comme dix ans de vertu
Changent une demoiselle !

ENSEMBLE.

Qui se serait attendu
A cette reconnaissance ?
Mais je sens qu'à ma constance
Ce bonheur était bien dû !

DUCROQUIS, *à part.*

Voila justement ma dame de cœur. (*haut.*) Comment Henriette... c'est vous?.. c'est bien vous!

HENRIETTE.

Oui, c'est moi, ingrat! qui n'ai jamais cessé de vous garder dans mon souvenir... tandis que vous, j'en suis sûre....

DUCROQUIS.

Non, je ne songeais pas à vous peut-être bien... Voulez-vous voir la preuve du contraire... méchante!... ce porte-feuille est rempli de votre chère image... pendant dix ans elle fut toujours placée sous mes croyons... il n'y a pas un coin de la France où vous ne vous soyez présentée à mes regards... voyez plutôt... (*feuilletant le portefeuille.*) Vous voilà sur la cathédrale de Reims... sur le clocher de Chartres... sur les tourelles de Chambord, sur les tours de Notre-Dame, et sur les cascades de Saint-Cloud.

Air, *Il me faudra quitter l'Empire.*

Vous le voyez, belle Henriette,
A côté de tous ces croquis
On trouve cette belle tête
Dont mon tendre cœur fut épris!
Voilà partout vos traits chéris.
En cherchant, d'une âme chagrine,
Tous nos antiques monumens,
Mes crayons tendres et brûlans,
N'ont jamais pu croquer une ruine,
Sans vous croquer en même temps, *bis.*

HENRIETTE

Vous pensiez donc toujours à moi?

DUCROQUIS.

Oui, toujours!... je ne vous dirai pas que c'était ce matin, que c'était hier, ni même avant-hier.... mais il y a quatre ou cinq ans; je ne vivais que pour vous... depuis, comme je suis philosophe, et que je n'avais point de nouvelles, j'ai un peu vécu pour moi, mais puisque je vous retrouve, voilà que ça va recommencer... je crois même que ça recommence déjà. (*mettant la main sur son cœur.*) Oh! dieu, comme çà recommence!... d'ailleurs vous êtes ma dame de cœur, et alors vous allez naturellement me proposer de vous épouser; la Bohémienne me l'a dit... Eh! bien, je suis bon enfant, et je ne dirai pas non, puisqu'il faut faire une fin, finissons-en.

HENRIETTE.

Votre empressement me flatte, mais vous ignorez qui je suis, et lorsque vous connaîtrez ma naissance... je crains bien...

DUCROQUIS.

Votre naissance, laissez-moi donc tranquille?

Air : *De l'Homme vert.*

Ne me parlez pas de naissance ;
Un philosophe de nos jours,
Ne craint point de mésaillance,
Il n'écoute que ses amours.
Votre naissance, je l'approuve;
Le ciel m'en est ici témoin...
La seule chose que j'y trouve, *bis.*
C'est qu'elle date d'un peu loin. *bis.*

HENRIETTE.

Puisqu'il en est ainsi, je vais faire part de vos intentions à mon tuteur.

DUCROQUIS.

Vous avez encore un tuteur ?

HENRIETTE, *riant.*

Cela vous étonne, n'est-ce pas ?

DUCROQUIS.

Pardon, je pouvais vous croire émancipée... et quel est ce tuteur? M. Derpon, peut-être?

HENRIETTE.

Mon dieu, oui... c'est lui-même..., jusqu'à ce jour il n'a pas voulu me rendre compte de ma fortune, mais il faudra bien maintenant...

DUCROQUIS.

Ah ! M. Derpon a votre fortune entre ses mains... pauvre fille !... c'est égal, je vous prendrai sans dot.

HENRIETTE.

Je sais que vous faites le plus noble usage de votre immense fortune.

DUCROQUIS.

Mon immense fortune... il est fort celui-là.

HENRIETTE.

Si j'ai même quelqu'empire sur vous, pour empêcher la ruine de M. de St. Luzan, vous acheterez le château de Tancarville.

DUCROQUIS.

Ah ! vous voulez que j'achète le château.

HENRIETTE.

C'est un domaine qui vaut six cent mille francs, vous pouvez l'avoir pour quatre cent mille, cela ne vous génera pas, quand on a des millions comme vous.

DUCROQUIS.

Moi, j'ai des millions.

Par des bouquets,
Ici vient rendre hommage bis.
A vos vertus, [*bis.*] à vos attraits.

LA BARONNE, *suivie de Suzette.*

Que signifie?

LE COLONEL.

Pardonnez, madame la baronne; mais comme futur propriétaire de ce château, j'ai voulu vous exprimer, par un hommage impromptu, tout le plaisir que j'ai à vous recevoir dans ma propriété, et tout le bonheur que j'éprouverais à vous y garder.

LA BARONNE.

Monsieur le Colonel, on n'est pas plus aimable et plus galant, mais je puis vous apprendre une nouvelle singulière... Cette lettre que vient de me remettre la pupille de monsieur l'intendant, m'apprend que celui que nous prenions pour M. de Norlis, est bien véritablement M. Ducroquis, peintre-dessinateur, attaché à l'entreprise de la France pittoresque... ma chère tante me le recommande... en même temps elle m'annonce que voyant mon peu d'empressement à me rendre à ses vœux, M. de Norlis lui a proposé de l'épouser à ma place, et ma chère tante a accepté.

LE COLONEL.

Par exemple, c'est un trait d'originalité... mais voici M, Ducroquis; il faut convenir que nous avons dû lui paraître bien extravagans.

DERPON.

C'est un artiste, il va me rendre mon argent.

Scène 13.

LES MÊMES, DUCROQUIS, HENRIETTE, *qu'il tient par la main.*

DUCROQUIS.

AIR; *La clef, la clef*, (Jovial.)

L'erreur, l'erreur,
Vive l'erreur;
En ce monde,
Où le mal abonde,
Ce qui console notre cœur,
N'est souvent qu'un moment d'erreur.
Vous me preniez tous pour un autre,
Le quiproquo fut très flatteur,
Mais vous voyez un bon apôtre
Fort satisfait de votre erreur.
L'erreur, l'erreur, etc.

D'après nos conventions, M. Derpon, me voilà prêt à partir.....

DERPON.

Mais il me semble, Monsieur, que si vous n'êtes pas M. de Norlis, le marché est nul de toute nullité, et que vous ne devez pas garder mes cinquante mille francs.

DUCROQUIS.

Aussi, Monsieur, ne les ai-je pas gardés, et mademoiselle Henriette, votre pupille, s'en est chargée.

HENRIETTE, *riant.*

Moi, je m'émancipe, mon cher tuteur; je les garde pour ma dot.

DUCROQUIS.

Et c'est moi qui la croque.

LE COLONEL.

Nous ferons les deux noces à mon château de Tancarville... M. Derpon, je vous garderai pour mon intendant.

DERPON, *à part.*

Allons je ne désespère pas de devenir un jour propriétaire.

DUCROQUIS.

Ma chère Henriette; je vais croquer encore deux ou trois châteaux; pour le compte de la France romantique et pittoresque; un véritable artiste ne connaît que ses engagemens.

HENRIETTE.

Vous partez encore?

DUCROQUIS.

Rassurez-vous, cette fois je ne serais pas dix ans absent, dans dix jours je suis à vos pieds, et j'y suis pour le reste de ma vie. (*montrant le public.*) Et quant à ces Messieurs; avec votre permission, je vais leur faire une prière, sur un air bien connu; mais qui n'en est pas moins joli.

AIR, *De léonce*, (au Public.)

Ah! ne montrez pas de rigueur,
En ce moment que je redoute,
Et laissez poursuivre sa route
Au pauvre peintre voyageur, *bis.*
Mais briguant votre suffrage,
Mon destin serait des plus doux,
Malgré mon modeste bagage,
Si, dans mon gai pélérinage,
Chaque soir je vous avais tous *bis.*
Pour mes compagnons de voyage. *bis.*

FIN.

HENRIETTE.

C'est une bonne action que vous ferez, je vous expliquerai tout cela tantôt,.. maintenant je vais annoncer à M. Derpon, vos intentions à mon égard. (*Elle sort très-vivement.*)

Scène 5.

DUCROQUIS, *seul.*

Quel galimatias, vient-elle me faire là.:.. est-ce que ma dame de cœur serait folle par hasard... c'est possible... toutes les dames qui m'ont aimé étaient comme ça... la tête n'y était plus... Allons voir si l'on dîne.

Scène 6.

DUCROQUIS, DERPON.

DERPON, *d'un air affairé.*

Monsieur, je suis enchanté de vous rencontrer... c'est vous que je cherchais.

DUCROQUIS,

Est-ce que vous avez dèja vu ma dame de cœur, votre aimable pupille?

DERPON.

Pardon, mais je viens vous parler d'une affaire beaucoup plus inportante, car j'ai trop la connaissance du monde, pour ajouter foi aux espérances de ma parente... son âge d'abord... et votre rang.

DUCROQUIS.

Mon rang, Monsieur, je ne suis pas sur le premier, je le sais... les Gerard, les Guérin, les Vernet, sont avant moi, mais j'ai toujours tenu mon rang, entendez-vous, (*à part.*) qu'est-ce qu'il vient me chanter avec mon rang.

DERPON.

Pardon, veuillez m'écouter. Vous devez vous être aperçu combien le château de Tancarville est en mauvais état.

DUCROQUIS.

Je ne m'en suis pas aperçu du tout, du tout, du tout.

DERPON, *à part.*

Diable, il paraît y tenir. (*haut.*) C'est que vous ne l'aurez examiné qu'en passant, tandis que moi, qui le vois chaque jour... finalement, monsieur, si vous voulez vous retirer et nous laisser le champ libre, je vous compterai la somme de vingt mille francs.

DUCROQUIS. *stupéfait.*

Vingt mille francs, à moi.

DERPON. *à part.*

Il se fâche, (*haut.*) monsieur, je sais que la somme est peu de chose pour vous... mais quelquefois... vous pourriez être bien aise, de trouver en passant cette bagatelle, sans courir des risqnes effrayans.

DUCROQUIS.

Certainement, je ne dis pas que cette bagatelle... mais vingt mille francs... vous me prenez pour un autre apparemment...

DERPON.

Non Monsieur, et je croyais que pour un peintre voyageur... tenez monsieur, j'ajouterai dix mille francs... mais il m'est impossible d'aller au-delà, trente mille francs, c'est une somme...

DUCROQUIS, *à part.*

A qui le dit-il, (*haut.*) ah! çà, vous êtes donc la valet de trèfle?

DERPON, *sérieusement.*

La valet de trèfle!

DUCROQUIS.

Et vous voulez me donner comme çà trente mille franes pour.. pour quoi? car encore faut-il que je sache...

DERPON.

Pour que vous ayez la bonté de partir sur-le-champ.

DUCROQUIS.

Justement j'ai achevé de croquer le château... mais votre pupille!... dois-je ainsi l'abandonner.

DERPON.

Monsieur veut rire apparemment... mais si monsieur y tient, il poura, revenir après demain, demain soir, s'il le juge à propos, (*à part.*) l'adjudication sera terminée. (*haut.*) vous hésitez?

DUCROQUIS.

C'est quil me paraît si inconcevable que vous me fassiez une pareille proposition à moi.

DERPON, *à part.*

Comme il est tenasse, (*haut.*) Eh! bien, monsieur, puisque vous êtes insatiable, (*avec effort.*) on vous donnera quarante mille francs.

DUCROQUIS.

Quarante mille francs!... vous moquez-vous de moi, M. l'intendant?

DERPON, *avec une voix étouffée.*

Cinquante mille, et que çà finisse. (*Il s'assied tout suffoqué.*)

DUCROQUIS, *à part.*

Il faut le prendre au mot ; car je le ruinerais. (*Haut.*) Eh bien ! va pour cinquante mille francs... J'accepte puisque cela vous fait plaisier.

DERPON., *à part, se levant.*

C'est un homme affreux ! (*haut.*) monsieur, vous partirez à l'instant même.

DUCROQUIS.

Sans revoir l'aimable Henriette ?

DERPON

Sans la revoir, c'est là le point important... veuillez m'attendre un instant dans cette salle... Je vais chercher la somme. (*avee un soupir, à part en s'en allant*) cinquante mille francs ! heureusement c'est encore une très-bonne affaire. (*il sort*).

Scène 7.

DUCROQUIS, *seul.*

Cinquante mille francs... cinquant mille francs !... le valet de trêfle ma paraît aussi fou que la dame de cœur, et je ne croirai jamais... si c'était vrai cependant... si la fortune... Ducroquis, mon ami; pas de faiblesse... la fortune !... eh bien! la fortune, j'aime çà moi... par exemple... adieu la France romantique !... cinquante mille francs, c'est du classique tout pur... avant de partir, un mot à ma chère Henriette. (*il va se mettre à table et écrit.*)

Scène 8.

DUCROQUIS, LA BARONNE, LE COLONEL, *ces derniers en entrant se font des signes d'intelligence.*

LA BARONNE, *à demi-voix.*

Non, jamais je n'aurais pu me résoudre à devenir la femme de M. le Baron.

LE COLONEL, *de même.*

Il faut payer le dédit.

LA BARONNE.

C'est moins le dédit qui me coûte, que la parole que j'ai donnée à ma tante.

LE COLONEL.

Ah ! madame. s'il m'était permis...

LA BARONNE.

Colonel, point d'imprudence. (*Elle lui fait signe de se tenir à l'écart.*)

DUCROQUIS.

Mais personne ne vient... est-ce que le cher intendant aurait

changé d'idée... je vais... Oh ! oh ! la dame qui a versé ce matin.

LA BARONNE.

Je suis charmé, Monsieur, de vous rencontrer, je désire vous parler en particulier.

DUCROQUIS.

En particulier... (*à part.*) serait-ce la dame de carreau.

LA BARONNE.

Un mot suffira, Monsieur, pour vous apprendre que vous êtes connu de moi.... Une dame âgée vous a parlé d'un marige.

DUCROQUIS.

Oui, Madame, une vieille sorcière que j'ai rencontrée là bas.

LA BARONNE.

Quoi! Monsieur, c'est ainsi que vous traitez ma tante, une femme respectable.

DUCROQUIS.

Cette vieille bohémienne est votre tante?

LA BARONNE.

Une bohémienne... Cessez, Monsieur, je vous prie, un langage qui n'est point le vôtre... et que je ne puis excuser qu'en faveur de l'originalité ou plutôt de la bizarrerie dont vous semblez faire profession... Un marige a été arrêté entre vous et ma parente.

DUCROQUIS, *à part.*

Juste la dame de carreau! qu'on dise encore qu'il ne faut pas croire aux cartes... il n'y manque plus que le valet de pique,

LE COLONEL, *s'approchant.*

Monsieur, je suis enchanté....

DUCROQUIS, *à part.*

Ah ! mon dieu ! est-ce que ce serait lui ! (*haut.*) Eh bien ! monsieur le colonel, il paraît que nous ne sommes plus impatiens de partir.

LE COLONEL.

Non, Monsieur, car je trouve cette campagne délicieuse, et je vous demanderai la permission de me fixer à jamais dans ce château.

DUCROQUIS.

La permission, je ne peux pas vous refuser çà.

LE COLONEL.

Ce n'est pas tout.

DUCROQUIS.

Qu'est-ce donc encore?

LE COLONEL.

Vous avez été témoin de ma rencontre avec Madame ; je fuyais Paris, elle s'y rendait pour vous épouser.

DUCROQUIS.

Quoi, madame, vous alliez m'épouser ! il fallait donc me dire ça.

LA BARONNE.

J'étais décidée à remplir mes engagemens.

LE COLONEL.

Maintenant, Monsieur, si vous êtes homme d'esprit, comme je n'en doute pas, vous devinez la situation de madame et la mienne... vous renoncerez à sa main ainsi qu'à vos prétentions sur le château de Tancarville... ou je serai forcé...

DUCROQUIS, *à part.*

Juste mon valet de pique... (*haut.*) c'est-à-dire que vous monsieur me fait l'honneur de me proposer...

LE COLONEL.

Un combat, Monsieur, que vous accepterez, je n'en doute pas.

DUCROQUIS.

Eh bien c'est ce qui vous trompe... un duel, je n'aime pas ça moi.

AIR.

Assurément Monsieur veut rire,
Lorsqu il me propose cela ;
Un duel ! je puis bien lui dire
Que vraiment je ne n'aime pas çà.
Épée, ou canon ou mitraille,
Aujourd'hui ne sont plus mon fait...
Je ne tiens, en fait de bataille,
Qu'aux batailles que peint Vernet.

(*à part.*) Vieille sorcière vas !... c'est qu'elle ma prédit tout ce qu'il m'arrive.

LA BARONNE.

Allons, monsieur, un peu de complaisance... acceptez les cinquante mille francs du dédit, et ne me brouillez pas avec ma tante.

DUCROQUIS, *stupéfait.*

Encore cinquant mille francs !

LA BARONNE.

AIR, *nouveau.*

Songez-y bien: *bis.*
Dans le nœud de ce mariage,
Moi je ne répondrais de rien ;
Sous ses lois un autre m'engage...
Songez-y bien. *bis.*

LE COLONEL.

Songez-y bien. *bis.*
Madame a reçu mon hommage,
Et je dois être son soutien.
Si vous tenez à ce lien,
Il faut montrer votre courage,
Songez-y bien. *bis.*

LA BARONNE et LE COLONEL, *en sortant.*

Songez-y bien ! *bis.*

DUCROQUIS, *tout étonné.*

Décidément il y a ici distraction ou mystification... mais pour qui me prend-on ?

Scène 9.

DUCROQUIS, HENRIETTE, *accourant.*

HENRIETTE.

M. le Baron ! M. le Baron !

DUCROQUIS.

M. le Baron à présent !... mais quel baron ; de par tous les diables ? car il faut que je sache à la fin qui je suis.

HENRIETTE.

Le baron de Norlis... mon tuteur me l'a dit.

DUCROQUIS.

Le baron de Norlis, moi !... ah ! mon dieu ! (*cherchant dans sa poche.*) Mes deux lettres...

HENRIETTE.

Il y a une qui est entre les mains de mon tuteur.

DUCROQUIS.

Celle qui est adressée à M. de Norlis... (*riant.*) Oh ! je devine tout maintenant ; cette belle dame... ma dame de carreau.

HANRIETTE.

C'est la baronne d'Elby que vous devez épouser... ingrat !

DUCROQUIS.

La baronne d'Elby. (*à part.*) Justement la dame à qui je suis recommandé au château de Kervalek en Bretagne.

HENRIETTE, *qui a remontée la scène.*

Voici mon tuteur ; je vous laisse...

DUCROQUIS, *l'arrêtant.*

Un instant... ne m'avez-vous pas dit que votre dot était entre ses mains ?

HENRIETTE.

Sans doute, mais pour le forcer à la rendre...

DUCROQUIS.

Silence ! tenez, allez, remettre cette lettre à madame la baronne d'Elby, et laissez-moi faire. (*Henriette sort.*)

Scène 10.

DUCROQUIS, DERPON.

DERPON.

Pardon, Monsieur, si je vous ai fait attendre, mais je viens de vous faire préparer mon cabriolet... il va vous conduire jusqu'à la ville voisine, où vous pourrez prendre la diligence... (*lui donnant des billet de banque.*) Voici la somme en question.

DUCROQUIS.

Merci..

AIR, *Walse d'Amédée du Beauplan.*

Je prends votre argent,
Soyez donc content.
Ce cher intendant
Est-il bon enfant!
Ce marché vous va,
Tant mieux, j'aime çà,
Car pour moi, vraiment,
Il est excellent.
Tout-à-l'heure encor,
Pour mon seul trésor,
J'avais ma gaité,
Et puis ma santé;
Mais vous, sans façon,
Même sans raison,
Et sans réfléchir.
Venez m'enrichir.
J'allais refuser,
Daignez m'excuser,
C'est un très-bon lot,
J'étais un vrai sot;
Mais si du marché
Vous êtes fâché,
Je puis, cher Derpon,
Vous le rendre... non!

Derpon avançant la main, pour lui faire signe qu'il le garde.

Eh! bien.

Je prends votre argent,
Soyez donc content;
Ce cher intendant,
Est-il bon enfant! etc.

(*Il sort en finissant l'air.*)

DERPON.

Je crois qu'il me raille encore... enfin, enfin... le château me restera pour deux cent mille francs, et il en vaut bien six cent mille!

Scène 11.

DERPON, LE COLONEL.

LE COLONEL.

C'est vous que je cherche, mon cher intendant ; je viens vous consulter pour une grande affaire.

DERPON.

Monsieur, je suis très-flatté...

LE COLONEL.

Décidément j'achète le château de Tancarville.

DERPON.

Hein!

LE COLONEL.

J'ai pris les informations les plus scrupuleuses, c'est une propriété magnifique ; l'adjudication est pour demain... je pousserai l'enchère jusqu'à 400,000 francs s'il le faut ; je crois bien qu'elle me restera.

DERPON, *anéanti, à part.*

Je suis un homme mort !

LE COLONEL.

J'irai même à 600,000 francs ! en un mot je me regarde si bien dès aujourd'hui comme le propriétaire du château, que j'ai invité toutes les jeunes filles de la fête à venir offrir des bouquets à madame la baronne d'Elby, que je regarde comme ma femme.

DERPON, *à part.*

C'est un véritable guet-à-pens. (*haut.*) Monsieur, Monsieur, savez-vous que vous me ruinez... que vous m'assassinez !

LE COLONEL.

Que voulez-vous dire, Monsieur?

DERPON, *à part.*

Modérons-nous !... je pourrais me compromettre. (*on entend la ritournelle de l'air suivant.*) Qu'est-ce que j'entends ?

LE COLONEL.

Tout le village, comme je vous l'avais annoncé.

Scène 12.

LES VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES *ayant des bouquets, ensuite* LA BARONNE *et* SUZETTE.

CHŒUR.

AIR ; *Des Deux Journées.*

Suivant l'usage,
Tout le village,